

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE { Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR { Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

POUR QUAND LE DÉGORGEMENT DES SANGSUES PANAMISTES?

Il est temps de les vider, nom de dieu!

LES GRÈVES DES BONNES BOUGRESSES



Dégorgez, foutre!

Nom de dieu, mince de fumisterie que ce sacré procès du Panama!

Depuis huit jours, la jugerie de Lesseps, d'Eiffel et de leurs poteaux se dévide,

Et ça se passe à la papa!

Cré pétard, on m'a changé mes marchands d'injustice!

Ils n'ont plus la tronche que je leur connais.

Ils se sont maquillés, nom d'une bombe!

Au lieu de leurs journalières gueules fielleuses, ils ont une mine tout miel et tout sucre.

Heureusement il fait froid! Sans quoi ils jutteraient, kif-kif des bonbons fondanis.

Turellement, y a pas besoin de demander à quelle sauce ils vont assaisonner

les accusés; lesquels ne se font d'ailleurs pas de bile, se sentant en sécurité.

Ils savent, en effet, que si jamais on les accroche aux réverbères, la faute n'en sera pas aux jugeurs qui leur font vis-à-vis.

Pour l'instant, ils ne craignent donc pas d'avars sérieux.

On les condamnera, ça ne fait pas de doute!

Oh mais, ils ne seront guère salés : ils s'en tireront avec quelques mois de prison.

Les enjuponnés voudraient bien refouler sur la besogne : y a pas mèche! Il leur faudra donner cette satisfaction au populo pour éviter de trop l'émoustiller.

Quelques mois de prison!

A des bandits qui ont ruiné des chiées de familles;

A des chourineurs qui ont assassiné goutte à goutte, dans les marais de Panama, des milliers de prolos.

Quelques mois de prison!

Ça ne sera bougrement pas chérot, nom de dieu!

Quand on songe que la semaine dernière, les mêmes jugeurs ont foutu dix

mois à un pauvre vieux de 73 ans, qui n'ayant rien à bouffer, avait arraché dans un champ trois carottes et un chou.

Le chou et les trois carottes... Mettons que ça vaille cinq sous.

A ce compte, chaque sou coûte au pauvre vieux deux mois de clou!

Si on appliquait le même tarif aux Panamistes qui ont barboté des centaines de millions,

C'est des siècles de prison que ces crapulards ramasseraient!

**

A l'Acquarium, ça prend une tournure tout aussi mouche qu'au Palais d'Injustice.

Le procès qui se mijote contre les bouffe-galette chéquards n'est pas plus sérieux que celui fait à la bande à Lesseps.

La Commission d'enquête, les balades des commissaires de police, tous les micmacs dont on nous corne les oreilles, c'est des manigances pour dérouter le populo.

Les grosses légumes veulent nous faire gober qu'ils en pincissent pour la lumière.

Tarata! S'il s'agissait d'éteindre la ca-

mouffe, ils marcheraient et ne seraient pas en retard; — mais, la promener dans les coins obscurs pour découvrir des tas de choses dégoutatives,

Y a rien de fait!

Au premier moment, quand le scandale a commencé, ils ne pensaient pas que ça irait aussi loin.

Les plus morveux ont fait les crâneurs, malgré la venette qui les tenait aux fesses. N'étant pas encore découverts, ils se sont payés de toupet: « Pour prouver que nous sommes purs, y a qu'à cogner ferme sur ceux qui ont été pipés la main dans le sac... » qu'ils se sont dit.

Et illico, des jean-foutres qui, cinq minutes avant, faisaient des mamours à Rouvier et à ses copains, les ont lâché comme une merde.

Ils espéraient ainsi tirer leur épingle du jeu.

Va te faire lan laire, nom de dieu!

Voici que de fil en aiguille tout se découvre; à queue-leu-leu on apprend que les birbes qui passaient pour être les plus intègres ont fricoté de compagnie avec les plus filous!

Pas un qui ait les pattes blanches!

Les réacs, qui les premiers jours faisaient les matamores, commencent à taire leur gueule.

Chez les opportunards et les radigaleux, les honnêtes, qu'on foutait en avant à propos de boîtes, sont salement débinés: jusqu'à Sa Jean-Foutrière Carnot qui reçoit des éclaboussures!

Chez les socialos, y a un silence qui donne bougrement à réfléchir.

Pas un des bouffe-galette socialards qui soit encore monté au dégueuloir de l' Aquarium!

Ferroul est muet, Lafargue itou.

Qué que ça signifie?

L'occase est pourtant belle pour eux: ils pourraient faire un pétard du diable, flétrir les vendus, et dans un jaspinage ronflant montrer l'égout aux bourgeois, en gueulant: « Voilà votre tombeau!... »

Mais non, ils font leur bec!

C'est-y donc qu'eux aussi auraient quelques petiots chèques sur la conscience?

Oh, tout petits! A peine quelques maigres pièces de cent sous, car les pauvres serins ne sont guère vendables.

Tout ça, voyez-vous, ça ne fait pas rire les dépotés, nom de dieu!

Un sale coup pour la fanfare!

Que vont-ils devenir?

Y a des chances pour que le populo ne veuille plus se laisser empaumer et qu'aux prochaines élections il refuse d'aller porter des bouts de papier dans les tinettes électorales.

Ah, s'il y avait un joint pour couper la chique aux scandales.

Quelle jubilation!

Mais non, hélas, c'est pas possible: alors, ne pouvant faire autrement, ils font semblant de chercher les chéquards;

En fermant les yeux pour ne pas les trouver!

Turellement, ils ne sont pas pour les grands moyens. Pensez donc, s'ils étaient

fricassés demain, — ils auraient eux-mêmes fourni les bâtons pour se faire croquer.

Leurs malices sont cousues de fil blanc: ils lambinent, font trainer le fourbi et espèrent qu'à force de poirotages ils raseront le populo qui pensera à autre chose et ne s'occupera plus du Panama.

Si les jean-foutre de la haute avaient eu deux liards l'envie d'aller carrément de l'avant, ils auraient manœuvré d'autre façon.

La première chose était de foutre le grappin sur les grosses fortunes des bandits de Panama.

Mille dieux, y avait que ça de vrai!

Rafler leurs millions, confisquer leurs belles piôles, leurs châteaux galbeux et leurs grands domaines.

C'eût été plus mariolle que de les envoyer à Mazas.

Quoi, on nous raconte que dans les fricottages du canal, Eiffel a eu 33 millions de gratte.

On avoue qu'Hébrard, une tête de veau de la Triperie Sénatoriale, directeur du *Temps*, le drap de lit bourgeois, a palpé un million et sept cent mille balles!

Et on ne fouinarde pas, cherchant où sont passés ces gros tas de pépettes!

Et Rouvier, et Baïhaut, et toute la fripouillerie de l' Aquarium, on sait combien ils ont reçu!

C'est reconnu, c'est certain, c'est archi-prouvé.

Et on les laisse s'engraisser avec ce pognon!

Mais, foutre! Quand les sergots agrichent un cambrioleur qui vient de dévaliser une turne, leur premier soin est de lui vider les poches.

Ce qu'on fait pour le cambrioleur, pourquoi ne le fait-on pas pour les grands filous?

C'est-y à cause que le cambrioleur ne chaparde que des petites sommes, tandis que les Lesseps, Eiffel et leur séquelle ont volé des millions?

Evidemment, c'est pour ça!

Avec le chapardeur purotin y a pas à se gêner, tandis qu'il n'en est pas de même avec un gros richard qui a des tripotées d'amis, et qui, malgré qu'il soit à Mazas, reste quand même un des grands seigneurs de la gouvernance.

Une supposition: que toutes les crapules soient flanquées au ballon, — ça ne sera pas pour bien longtemps...

Et quand ils sortiront, ils pourront se goberger avec les monacos roustis aux bons bougres, — et nous faire la nique!

On n'a pas foutu le grappin sur les richesses des Panamistes, et on ne le fera pas, nom de dieu!

Cela seul prouve que les enquêtes et les procès ne sont qu'un battage famarieux.

Est-ce à dire que la gouvernance pouvait faire autre chose qu'elle n'a fait?

Non, foutre! c'est pas son métier.

Elle a pour fonction de faire suer l'or aux bons bougres, — et non de faire dégorger les richards.

Si elle se foutait sur ce pied, ça serait sa mort!

D'ailleurs pour cette riche besogne, faut une poigne plus soïde que la sienne.

Certainement, un de ces quatre matins on s'y mettra: on fera dégorger leurs fortunes aux Panamistes.

On les prendra par les pattes, et on les videra, kif-kif une sangsue bouffie de sang.

C'est le populo qui s'attêlera seul au turbin.

Et sacré mille dieux, j'espère bien qu'après avoir vidé les Panamistes, mis en goût par ce riche fourbi, il ne prendra de repos qu'après avoir dégorgé jusqu'au dernier toute la racaille de la haute.



LE TRAVAIL DES FEMMES ET DES GOSSES

Eh bien, les socialos à la manque doivent jubiler!

La gouvernance vient de foutre en pratique un brin de leur programme: la réduction des heures de travail.

Certes, elle n'a pas été aussi carrée que le veulent les fumistes de la Sociale; mais enfin, c'est suffisant pour nous prouver que toutes leurs ragougnasses sont de la couille en bâtons.

Pendant une dizaine d'années les dépotés ont eu en chantier une loi sur le travail des femmes et des gosses. Après avoir discuté jusqu'à plus soif ils ont accouché de la garce de loi qui vient d'entrer en application.

Désormais les gosses et les gosselines âgés de moins de seize ans ne doivent être employés à un travail effectif dépassant soixante heures par semaine; la journée ne pouvant pas être de plus de onze heures.

Pour ce qui est des gosselines au-dessus de 18 ans et des femmes, on ne doit pas les faire turbiner plus de onze heures par jour.

Turellement, d'ici un bout de temps il en sera de cette loi comme de celle de 1848 qui interdit aux patrons de faire travailler leurs ouvriers plus de douze heures par jour.

On ne l'applique pas, nom de Dieu!

Si on bottait le cul à tous les singes qui violent cette loi, tous auraient les fesses bougrement endommagées.

Mais, j'en reviens au travail des femmes: en même temps que les patrons ont réduit les heures de travail, ils ont rogné les salaires.

Si bien que les pauvres bougresses qui ne pouvaient déjà pas se suffire, vont maintenant crever la misère tout en turbinant.

Evidemment, elles ne seraient pas fâchées de travailler moins!

Mais, si par compensation, elles doivent se serrer le ventre, elles la trouvent mauvaise et et n'ont pas tort.

Aussi, qu'est-il arrivé?

C'est que dans tous les coins de France, y a eu des grèves de femmes, — et y en a encore dans une tapée de pays.

Dans quelques endroits, les patrons ont été forcés de rogner leur bénéfice et de laisser le salaire à l'ancien tarif.

Hélas, c'est l'exception!

Presque partout, c'est les pauvres femmes qui ont dû mettre les pouces: elles ont repris le turbin en acceptant une diminution de paye.

Les malheureuses viennent de tâter au so-

cialisme gouvernemental. — et s'y échauder !

Si ça pouvait les faire ruminer !

Et faire comprendre aux bons bougres qui se laissent embobiner par les 3 *huil* que toutes les réformes sont des cataplasmes dont le meilleur ne vaut pas un pet de lapin.

Si demain les socialos à la manque tenaient la queue de la poêle à frire le populo, et qu'ils réduisissent à 8 heures la journée de travail, — ce qui vient de se produire pour les femmes se produirait pour les hommes.

Y aurait subito une baisse des salaires.

Une supposition : que je me gourre sur ce point, que les prolos soient assez malins pour empêcher qu'on leur rabote les salaires, — y aurait une augmentation de tous les produits.

Et la vie n'en serait foutre pas meilleure !

La belle foutaise de gagner une bonne journée, si pour compensation faut payer la livre de pain quinze sous et quarante sous un litre de picolo !

C'est ça que les faiseurs de lois ne saisissent pas : y a toujours un joint par où les exploiters reprennent aux prolos ce qu'ils ont été forcés de leur céder.

C'est une sacrée erreur d'espérer que le bien-être nous dégoulinera dans le bec, grâce à des réformes de la gouvernance.

Y a rien à attendre de ce côté, nom de dieu !

D'ailleurs la question est salement mal posée : il ne s'agit pas de faire des lois jusqu'à plus soif pour brider les patrons.

La vraie question est de les envoyer à la bançoire ! Ce n'est que lorsque cette vermine aura été foutue dans cent pieds de merde que le populo pourra avoir du bien-être à la clé.



Truc de roussins. — La semaine dernière les quotidiens ont annoncé à grands flaffas qu'à Saint-Ouen, des anarchos collant des affiches *A bas la Chambre*, ont tiré des coups de revolver dans le nez à quelques sergots.

C'est faux, nom de dieu !

C'est juste tout le contraire : les colleurs décanillaient sans penser à autre chose et c'est un sergot qui leur a tiré un coup de revolver dans le dos, en leur gueulant de s'arrêter.

Les anarchos n'ont donc pas été les provocateurs, — ce sont les roussins !



Vieille loi ! — Oh oui, bien vieille, la loi en vertu de laquelle Zo d'Axa a été arrêté à Jaffa, un patelin qui perche à côté de Jérusalem.

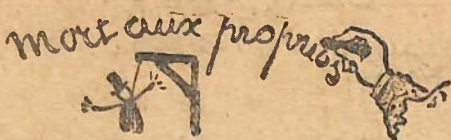
Le copain se croyait aussi en sûreté là, qu'à Londres.

Vas te faire lan laire ! Y a des vieilles lois qui datent de 1750 et que la Révolution de 93 n'a pas abolies.

Ces garces de lois s'appellent des *Capitulations* et elles autorisent les consuls français à faire arrêter en Turquie les bons bougres qui ne leur plaisent pas.

C'est pourquoi Zo d'Axa a été sucré, — et on le ramène en France pour lui faire tirer ses deux ans de prison.

Nom de dieu, les politicards qui bafouillent journellement des conquêtes de 93, des droits de l'homme et de tout le bataclan, ne feraient pas mal de dire ce qu'ils pensent des *Capitulations* ?



Crimes de Problocs

Le frio ne rend pas les proprios moins vaches, foutre non !

On l'a vu ces jours-ci, nom de dieu !

C'était le terme, et les maudits crapulards ont foutu à la rue, sans pitié, une foulitude de pauvres bougres.

Au 9 de la rue du Poteau, c'est la mère Walter que le probloc a expulsée. Une riche bougresse que la vieille femme ! Quoique dans la dèche jusqu'aux épaules, elle avait recueilli une fillette de onze ans.

Dame, on croustillait comme on pouvait... la mère Walter faisait quelques ménages, et ça ne rapporte pas gras.

Vous croyez que le vautour s'est apitoyé, et qu'il a fait grâce, — laissant au moins à la commère le temps de se refoutre à flot ?

Ah ouat ! Il l'a fait expulser.

Et l'autre matin, par l'horrible frio qu'on endure, la malheureuse s'est trouvée à la rue, ainsi que la fillette.

L'idée de se venger du sale vampire n'est pas venue à la pauvre bougresse : elle n'a pas songé à prendre son manche à balai pour astiquer le dos de son proprio, — histoire de lui réchauffer la peau.

Hélas, non ! Résignée, elle a dit à la petite : « Va où tu pourras ! Pour moi, je vas me fiche à l'eau ! »

Et elle a dû y aller, car on n'a plus eu de ses nouvelles.

Quant à la fillette, des sergots l'ont ramassée affamée et à moitié gelée sur un tas de neige, avenue du Maine.

Turellement, comme la garce de Société ne protège que les richards, on l'a conduite au Dépôt. Là, à la prison, elle attend qu'on l'embarque pour un des bagnes de l'Assistance publique.

Si la misère ne l'a pas usée, et qu'elle vive, quand elle sera grandelette, on la coiloquera à quelque poufiasse de la haute qui en fera sa femme de chambre et son souffre-douleur.

Les crimes des proprios, c'est pas ce qui me manque, nom de dieu, j'en ai plein mon sac !

Je fais un triage... Par exemple, j'en sais un qui mérite bougrement que je lui tanne le cuir :

Le richard en question s'appelle mossieu Nourrit, — long comme le bras ! C'est un ancien maître maçon qui s'est enrichi en ruinant ses associés ; gentiment il les amena à la faillite.

C'était à la fin de l'empire et il profita de la guerre pour racheter leurs dépouilles, moyennant quat' sous.

Si bien qu'aujourd'hui il possède une grande partie des maisons de la rue Alibert, presque toutes celles de la rue Marie-Louise, — plus quatre-vingts maisons, à Bellevue.

En bon père de famille, le chameau s'est partagé la poire avec ses deux fils, — dont l'un a dans son lot le numéro 11 de la rue Alibert.

Turellement, mauvais chien chasse de race : le jean-foutre est une teigne pour ses locatos.

A preuve, les camerluches : Au rez-de-chaussée de la turne, perche, depuis douze ans, la famille Réaux ; le père est paralysé, la mère s'est dernièrement cassé un abattis à moitié, plus un fils infirme et un autre de 15 ans qui est en apprentissage.

Dans leur petiote boutique, vendant des journaux, du lait, quelques bricoles de mercerie,

les pauvres bougres arrivaient à vivoter coussicoussa.

Ils ne travaillaient guère que pour le proprio, nom de dieu ! En effet, en douze ans, ils lui ont versé, sans jamais un jour de retard, la somme rondelette de sept mille deux cents balles, pour la location de leur cahute.

Mais voici que le vautour a trouvé à louer à bail ! Illico, la vache fout congé à la famille, qui de ce fait va se trouver à la rue, et dans l'impossibilité de vivre, — car ils n'ont pas un liard d'économie et y aura pas mèche qu'ils remontent une boutiquette dans un autre coin.

L'autre jour, le maudit probloc venant ramasser la galette de ses termes a fait appeler la mère Réaux ; il était épaté de la trouver encore là :

« Puisque vous nous faites une crapulerie pareille, que vous nous tirez le pain de la bouche, alors qu'on ne vous doit rien et qu'on vous a toujours payé, nous ne partirons pas... Faudra que vous nous fassiez expulser. Ça vous fera toujours une centaine de francs de perte... »

Mille dieux, le jean-foutre s'est foutu en une colère, on aurait dit un loup enragé, tellement il bavait !

Il a engueulé la pauvre femme, l'a agonisé de sottises, la menaçant de toutes espèces de choses :

« Que ferez-vous, lui demande la mère Réaux, puisque nous n'avons rien ?

— Je me payerai avec votre peau ! » rebiffe le proprio, écumant comme un possédé.

Cré petard, voilà une parole qu'un bon bougre paierait cher ! Si jamais un ouvrier s'avisait de dire ça à son vautour, on irait vite chercher les sergots.

A un proprio tout est permis !

Et pourtant, si le populo était un tantinet à la roue, il pourrait en attendant le grand chambardement, museler un brin les proprios.

Comme exemple de ce qu'il y a mèche de faire, je vas citer le coup d'un copain qui a le nez creux. C'est à Dijon que ça s'est passé :

Y a un an, il loua une boutique à raison de 500 balles par an, et passa un bail. Turellement, le probloc n'a jamais vu la couleur de ses monacos.

Il s'est alors décidé à poursuivre. Mais, grâce au bail, il lui a fallu faire une chiée de frais : il a dépensé trois cents balles pour arriver à la saisie et à la vente.

Et mince de vente, nom de dieu !

Elle a produit quatorze francs !

Les bons bougres qui étaient venus reluquer le tableau en pissaient dans leurs liquettes.

De fait, c'était rigolbochard : le copain avait badigeonné sur le mur des inscriptions rupinardes : « La propriété, c'est le vol ! Mort aux proprios et aux panamistes !... » Y en avait tout partout.

Puis, juste au mitan de la boutique, une boîte en fer blanc, cerclée de fil de fer... L'huissier la reluquait bougrement de travers.

Quand le records a voulu signifier son expulsion, le copain s'est assis le cul par terre et lui a signifié que se trouvant bien là, il ne tenait pas à en sortir.

Pour lors, l'huissier s'en va chercher la rousse.

Pendant ce temps, le gas se met sous clé et quand le quart d'œil et les sergots rappliquent ils se cassent le nez contre la porte.

Y a pas, faut aller chercher un serrurier !

Turellement, durant tout ce va et vient le populo s'attroupaient.

Tellement, nom de dieu, que quand le serrurier s'est amené y avait 500 bons bougres qui se gondolaient devant la porte.

Cette fois, le copain s'est exécuté : il est sorti de sa piole !

En décanillant, il a expliqué au commissaire qu'il subissait la force, mais que ça ne prouvait pas son tort.... Et il a ajouté que si tous les pauvres bougres suivaient son exemple, le métier de proprio deviendrait salement mauvais.

La foule qui était attroupée gobait ses boniments : tout le monde approuvait, nom de dieu, rigolant du tour joué au proprio !

**

Tonnerre de dieu, voilà un truc bath aux pommes !

C'est plus hurf que les déménagements à la cloche de bois.

Décaniller sans payer, c'est laisser la place nette au proprio : lui reconnaître le droit de vous foutre à la rue.

S'enquiller dans sa turne, s'y installer en peinard et y rester jusqu'à plus soif, c'est nier carrément le droit de propriété et démontrer que les maisons sont faites pour ceux qui n'en ont pas.



Au 132^e lignard en garnison à Reims, y a rien de changé depuis l'an dernier.

Un bon feu m'écrit qu'il est toujours défendu aux truffards de lire le *Père Peinard*.

Turellement, les gas se foutent autant de la défense que des galons de leurs chefs, et ils lisent le caneton tout de même.

Le colon a toujours en grand honneur la mouchardise : au sale pousse-cailloux qui dénoncerait un lecteur du *Père Peinard*, il accorde deux mois de permission... et la grosse au dénoncé !

Hein, voilà un galonnard qui a une riche façon de pratiquer « l'honneur militaire ! »

**

A Embrun, un caporal du 12^e chasseur, s'est amusé par un frio de 20 degrés à faire tenir un pauvre gas dans la position « En joue ! »

Et ça, jusqu'à ce que le malheureux tombe par terre.

Voilà les résultats du commandement, nom de dieu !

Dès qu'on donne un brin d'autorité à un type, il se croit tout de suite sorti des cuisses du pape.

Il se figure que tout lui est permis : l'animal devint aussi féroce qu'un tigre, et pour rigoler, il passe son temps à torturer les pauvres bougres qu'il a sous la coupe.

Dès que les lèches-culs de la gouvernance reluquent des horreurs qui se passent en Allemagne, vite ils se foutent à jubiler, gueulant à la barbarie prussienne.

Taisez votre gueule, sales journaloux, — et regardez un peu par chez nous ; il s'en passe d'aussi dégoutantes !

Par exemple, ce qu'on ne voit pas assez souvent dans notre patelin, c'est des chouettes rebiffades de truffards, comme il vient de s'en produire ces jours derniers à Berlin :

Une patrouille passant devant une salle de bal fout le grappin sur un uhlan et veut l'amener au poste.

Illico, une centaine de troupiers de divers régiments sont sortis du bal et après avoir salement engueulé le galonné qui commandait la patrouille l'ont menacé de lui crever la pailasse, s'il ne relâchait pas son prisonnier subito.

Le gradé serrait les fesses ! Jamais il n'avait

vu coup pareil ; il n'a pas rechigné et le prisonnier a été relâché.

Dans un autre endroit des troupades de régiments différents avaient la gnolerie de se chamailler, — il en étaient même venus à des tamponnages.

Voilà qu'une patrouille arrive, pour rétablir l'ordre ; en un clin d'œil les batailleurs ont fait la paix et se sont réconciliés en tannant le cuir à la patrouille.

Bath aux pommes, nom de dieu !

Ça promet !

Si l'armée allemande se rebiffe ça sera rupinskoff.

Quand Guillaume-le-Teigneux voudra partir en guerre, ça serait chouette que son armée lui pète dans les mains.

Mais ce qui serait encore plus hurf, ce serait que l'armée française suive le mouvement et refuse de marcher.

Pour lors, on laisserait les galonnards et les grosses légumes se manger le nez et les bottes.



Voilà donc la troisième fois que je tiens le crachoir. Et nom de dieu, vous allez voir si bibi est la moitié d'un couillon, — s'il n'a pas deviné juste la garce d'idoche qui se balade dans la citrouille des copains.

« Que Barbassou engueule les gros colliers, qu'il veuille les démaigrir de leur saint-frusquin, bono besef ! Il a plus que raison. Comme lui on a des quinquets pour voir :

« Ce gros cochon de Capdéporc est le plus grand proprio du canton ; il n'est riche que parce que son non moins cochon d'aïeul a salement grugé le marquis de la Trouje dont il était l'intendant. Pendant ce temps, ce ruffian de marquis menait une vie de patachon à la cour de Louis XV. Si bien qu'en fin finale, les Capdéporc, qui sont des grippe-sous de père en fils, ont pu acheter les domaines de leur ancien maître.

« Même que le dernier de la Trouje, ce petit crevé de vicomte, serait salement décati s'il n'avait pu redorer son blason, en se mariant avec la fille à Tessou, un gros marchand de vins de Binassan, dans l'Aude.

« Et le fameux Mascouyounat, qui fait tant de ses épates, n'a-t-il pas acheté son château de Blancmoussu avec les picailions sués par les peinards de sa filature ?

« Idem, pour le comte de Mistenflûte... ce moineau qui ne demanderait pas mieux que de vous faire écrabouiller par ses canassons, — du train dont il dévale la grande côte de Janticot. En voilà un birbe ! Il n'a eu que la peine de sortir du ventre de sa mère pour avoir tout à gogo.

« Qu'à ces merles-là on fasse cracher tout ce qu'ils ont engoulé ; qu'on révise leurs salopes de fortunes, c'est pain bénit. Et vietdaze, nous en sommes !

« Mais, macarel, qu'on vienne nous chiper, notre peu de bien, macache ! C'est qu'il nous en coûte de la sueur et des angoisses.

N'est-ce pas assez de payer l'impôt, de donner nos fistons, pour qu'encore on veuille nous prendre notre terre ? »

Est-ce pas, les gas, voilà bien votre ruminate ?

Et foutre, c'est que vous ne connaissez guère où le bât vous blesse ! Quand les anarchos parlent des propriétaires, c'est pas vous qu'ils visent, — car vous êtes propios de nom, mais de fait... oh là là, y a pas de pet, pécairé !

C'est bien vous qui bûchez comme des nègres,

suant l'été et grelottant l'hiver... mais les revenus, c'est y vous qui les touchez ?

Ah ouat, misère ! C'est le cochon de percepteur, l'empocheur de la gouvernance, qui chaque an vous envoie sa note, quoiqu'il vous ait jamais prêté rien de rien.

C'est aussi un birbe mieux calé que vous, à qui dans un moment de gêne vous avez emprunté quelques monacos, et à qui faut casquer l'intérêt.

Ben oui ! Et ces gaillards empochent votre argent sans se faire de bile. Le pognon n'est pas comme les épis et le raisin, il ne craint ni gelée, ni grêle.

En outre de ces sangsues, il vous faut encore subir le mercanti de la ville qui vous vend frusques et outillage, trois ou quatre fois leur prix de revient.

En sus, vous avez sur le dos toute la vermine : les fonctionnaires qui pullulent kif-kif des morpions, les curés qui vous canulent avec leur sacré bon dieu, ainsi que toute la sale engeance des richards.

Nom de dieu, voilà les vrais propios de votre terre !

Vous autres, vous en êtes simplement les tenanciers.

**

Oui, foutre de foutre, vous n'êtes propios que de nom ! Vous avez beau vous rengorger, vous n'êtes, je le répète, que les tenanciers de la terre et la rente vous passe sous le nez.

Vraiment, comment pouvez-vous supposer que les anarchos veuillent s'en prendre à vous ?

Pauvres petits propios, pauvres culs-terreux, jamais les anarchos n'ont voulu vous exproprier !

Non pas, crédieu ! Car ils savent que vous arrosez de sueur et de sang vos petites parcelles ; ils savent surtout que vous n'exploitez personne.

Aussi, faudrait être loufoque pour vous chercher pouille ! Vous êtes des frangins qui nous donneront un riche coup de patte pour le grand chabanais.

A la Révolution, vous gagnerez qu'il n'y aura plus ni impôts, ni hypothèques.

Si ça vous semble mieux, vous continuerez comme au jour d'aujourd'hui à turbiner seules dans votre bout de champ, désormais libre de toute redevance.

Personne ne vous forcera à faire quoi que ce soit contre votre sentiment.

Mais, vingt dieux, en voyant le chouette fourbi du travail en commun dans les grands champs de tous ; en voyant les machines faire sans s'esquinter le labeur qui des fois est si dur ; ça vous fera faire d'autres réflexes, et foutre, vous serez les premiers à ajouter vos pièces au grand domaine.

Ben oui, les camaros, c'est comme je le dégoise !

**

Voilà 93 qui s'amène, nom de dieu, il s'agit de fêter le centenaire, en reprenant l'ouvrage raté par nos grands papas.

Pendant que les frangins des villes vont se grouiller dare dare, faudra que les campluchards ne fassent pas les feignasses. Pourquoi n'imiteraient-ils pas les chouettes gas qui, il y a un an, marchèrent sur Xérès ?

Notre programme, nom d'un tonnerre, le voici en quelques mots :

Proclamation de la Commune anarchiste dans chaque village, et libre groupement des bons bougres selon leurs goûts.

A la porte toute espèce de gouvernance : cognes, percepteurs, rats de cave, juges de paix, sacs à charbon, maires et conseillers cipaux.

Main basse par les paysans révoltés sur les domaines des riches, des couvents, des socié-

tés financières, et appropriation communale de ces domaines.

Les petits proprios cultivant eux-mêmes leur bien, sans le secours des bras d'autrui, sont libres d'opter pour le régime communal ou le régime individuel.

Abolition définitive de l'impôt, des hypothèques, des baux de toute espèce, du service militaire.

Suppression du numéraire ou d'un papier en tenant lieu ; libre organisation de l'échange.

Fédération spontanée des communes entre elles, et des groupes entre eux.

Et oui, vietdaze, voilà ce que nous voulons et voilà ce qui sera ! Car il n'y a que ça qui puisse enfin foutre un terme aux dégoutations qui nous accablent.

C'est aussi ce que voulaient les riches gas de Xérès ; des braves culs-terreux qui l'an dernier, d'accord avec les anarchos de la ville, essayèrent de proclamer la Commune-Anarchiste.

Les pauvres gas ne furent pas les plus fôrts ! Quatre d'entre eux ont été estrangouillés par la bourgeoisie espagnole :

Ces riches fistons s'appelaient Zarzuela, Busiqui, Lamela, Lebrijano.

Les autres sont au baigne !

Mais, crénom de dieu, c'est pas en vain que ces victimes sont tombées !

C'est les premiers campluchards qui ont compris que c'est la main dans la main que nous devons marcher avec les citadins.

Et foutre, c'est leur exemple qu'il faudra suivre.

Ainsi soit-il, les camaros !

Le père Barbassou.



Y A RIEN DE CHANGÉ

La révolution de 89 a aboli la Féodalité.

C'est du moins ce que nous font croire les bourgeois.

A preuve qu'ils nous montent le coup, le flambeau suivant qui m'est raconté par un campluchard.

A Montredon, petit patelin tout près de Narbonne, il existe un de ces seigneurs qui se nomme monsieur de Montredon, kif-kif comme à l'antiquité.

Les prolos qu'il emploie, il les considère comme ses serfs.

Ainsi, ces jours derniers, par le frio qu'il faisait, comme il leur tardait de plaquer le turbin, ils se sont amenés une ou deux minutes avant l'heure du boulotage.

Ah, mes amis ! Le Montredon les engueula salement et leur dit que s'ils y revenaient il les diminuerait de cinq sous.

Or, les pauvres gas ne gagnent que quarante sous par jour, pour huit heures de travail.

Sur cette maigre paye, vouloir leur rabotter cinq sous, c'est bougrement russe !

Turellement, crainte d'être saqués sur le coup, pas un n'a rechigné ! Ils ont tous courbé la tête et ont reçu le suif.

Et, mille dieux, c'est pas une fois que ces salopises arrivent, c'est journalier ! Le Montredon mène ses prolos, comme qui dirait avec une trique.

CHOUETTE IDOCHE

Dijon. — L'autre jour, je jactais aux camaros qui ont le caneton à la bonne, qu'étant donné son agrandissement, il n'est pas mauvais qu'ils se patinent pour lui foutre un tantinet de vent dans les voiles.

A ce propos, que je jaspine le truc d'une

floppée de ziques dijonnais : « Crê pétard, se sont dit les gas, les canards que nous gobons n'ont jamais vu la couleur des chèques panamistes... pour leur faire de la réclame faut remplacer les pièces de cent sous par le bon vouloir. »

Après cette ruminade de circonstance, ils ont fabriqué une grande lanterne, ont écrit dessus les noms des canards, et un soir, à une quinzaine, faisant un bouzan faramineux, ils l'ont baladée dans toute la ville.

Derrière les copains, suivaient quelques centaines de bons bougres, des loupiots, — qui trouvaient ça plus galbeux qu'une retraite aux flambeaux.

Les bourgeois, les légumards, les merdaillons des cercles catholiques, oussqu'on se fait regarder dans le corps avec des lunettes en viande, tous en rotaient sur le mastuc.

Eh foutre, le père Peinard remercie les ziques dijonnais. — et soumet l'idoche à ceusses des autres patelins.

Y a des endroits où les marchands de journaux se laissent embobiner par la rousse et ne veulent pas vendre le *Père Peinard*.

C'est des culs-culs ! Mais pour leur remonter le moral, y a rien de tel qu'un peu de flafas dans le genre de la procession des Dijonnais.

GODINERIES

Guise. — « Godineries » c'est comme si je disais « gredineries ! »

Entre les deux y a pas un cheveu de différence.

J'ai déjà eu l'occase de débiter les salopises qui se passent au *Palais Social* de Godin.

Un « palais, » oui, c'en est un pour les grosses légumes de la boîte. Mais pour les prolos c'est un baigne aussi dégueulasse que le premier venu.

Les camaros savent que Godin, le fondateur du familistère, cassa sa pipe en laissant quelques millions à ses héritiers.

Ça dit tout, nom de dieu !

C'est pas en turbinant qu'on amasse des millions : c'est en volant les ouvriers.

Et le fameux Godin s'y entendait mieux qu'un autre.

Seulement, au lieu de les exploiter carrément, sans faire de magnés comme ça se voit à chaque pas, le Godin chercha une meilleure binaise : « Je vas emberlificotter les prolos, leur faire croire que je les émancipe, et ils n'en bûcheront que plus ferme !... »

Le vieux foinard avait mis le doigt dessus.

Et le fourbi est toujours pareil : aujourd'hui l'exploiteur en chef du *Palais Social* s'appelle Dequesme, — et c'est là tout le changement !

J'en ai long à débiter sur cette sale boîte ; pour cette semaine je m'en tiens à l'histoire de Pernin, un jean-foutre qui est ingénieur dans le baigne.

Y a une vingtaine d'années que le birbe est dans l'usine : et on l'a vu plus souvent au café qu'à l'atelier.

Dernièrement, il demande sa retraite et la douzaine de grosses légumes du conseil se réunissent pour en délibérer, — après quoi ils là lui refusent.

A cela, le Pernin leur a répondu : « Donnez-moi ma retraite ou remboursez-moi mon titre (une centaine de mille balles),... vous ne voulez pas ? Eh bien, soit ! J'irai à l'usine ; je n'ai rien à y foutre. ... j'irai y fumer ma bouffarde, y dormir, et je sortirai quand bon me semblera. »

Et ce que le jean-foutre n'a pas dit, mais qui était sous-entendu, c'est qu'à la fin du mois il passerait à la caisse pour palper ses 600 balles d'appointements !

Ainsi, voilà une feignasse qui avoue lui-même qu'il n'en foutra pas une secousse ; qui déclare qu'il se contentera de fumer sa pipe et de roupiller son soul. ... et pour ce grand travail on lui aboulera six cents francs par mois !

Nom de dieu, faut que les associés et les ouvriers du baigne en aient une rude couche.

Car, pour une godinerie, — celle de Pernin est de calibre !

Il est vrai que les prolos se disent peut-être qu'eux aussi auront leur retraite.

Ouiche ! Ce que je sais, c'est qu'elle ne sera pas aux flambeaux : ils auront leur retraite après trente-cinq ans d'un travail de galères, — mais où ?

Au cimetière Saint-Médard !...

Sur ce, je m'arrête, crê pétard ! Oh mais, je reparlerai des godineries : par exemple du viol d'une grosse légume sur une pauvre fille loufoque... ; d'un contre-coup sur une bonne bougresse... ; et des frasques d'un ancien uhlan.

FRASQUES D'EXPLOITEUR

Besançon. — Un rossard d'exploiteur, diplômé sur toutes les coutures aux concours industriels, a fait des siennes dernièrement.

Bien que le père Peinard se batte l'œil avec une queue de singe, — une queue de youtre, pour faire plaisir à Drumont, — de toutes les élections possibles, je vas tout de même raconter ça, qui a rapport au sale Batifouroux, le patron en question.

Aux élections cippales quelques possibleux mirent en avant une liste ouvrière qui fit un rude fiasco.

Un des candidats ouvriers travaillait chez Batifoulier et était syndiqué ; il fut saqué « parce qu'il s'était occupé de ce qui ne le regardait pas, » Ça fut la raison donnée par le singe.

Les prolos firent mine de rouspéter, mais pour les faire taire le jean-foutre les menaca de les saquer tous d'emblée.

Bien mieux, à propos de bottes, il foutit un autre ouvrier syndiqué à la porte, sans même se donner la peine de lui donner un semblant de raisons.

Et voilà, nom de Dieu ! Après ça on viendra nous rabacher aux oreilles que les ouvriers sont libres de se syndiquer, de faire ça et ça... qu'il y a une loi pour !

Oui, ils sont libres... à condition que ça plaise au patron.

Et dame, le Batifoulier est de ceux à qui ça ne plait pas.

Crê pétard, si ses ouvriers avaient voulu ils lui auraient vivement fait baisser le caquet, — mais voilà, quoiqu'on leur joue des tours de crapule, les prolos sont trop bonnes têtes pour rendre aux exploiteurs la monnaie de leur pièce.

Sans ça ! Les ouvriers du Batifoulier n'avaient qu'à lui raconter la triste mort d'un pauvre loupiot fabriqué à une servante par un pompier qui, grâce à la monnaie fut épargné par les marchands d'injustice.

MAUDIT SINGE

Epernay. — Un marchand de vins de la rue des Rocherets, qui s'y entend bougrement à acheter bon marché et à vendre chérot, a cru s'apercevoir ces jours derniers qu'on lui escamotait des bouteilles à la cave, — ce qui ne serait pas un crime !

Le jean-foutre est remonté furieux et sans demander d'explications, il a foutu à la porte ses dix ouvriers, — entre autres un qui a cinq gosses à faire tortorer.

Turellement, il ne s'est pas gêné pour les traiter de canailles et de voleurs.

Ça lui allait comme un tablier à une vache, nom de dieu !

Au premier abord, il voulait que les prolos descendent avec lui, pour leur prouver ce qu'il avançait.

Les prolos l'ont pris au mot, — alors il n'a plus voulu.

Quoique ça, il n'a pas cessé de les agonir de sottises, — ajoutant qu'il ne les paierait pas.

Nom de dieu, c'est partout le même fourbi ! Les jean-foutres de patrons font un bouzan infernal, parlent de leur honnêteté et traitent les ouvriers de filous. Comme si les prolos étaient de leur famille !





En Belgique, à Liège, dans les pays de mines, y a eu deux explosions de dynamite.

Grande trouille parmi les gros pansus, qui ne savent plus dans quel trou de taupe se fourrer.

En Angleterre, à Londres, les manifestations de sans-turbin continuent.

A ce sujet, faut que je jaspine encore de Samuels; c'est un bougre à poil, nom de dieu!

Un camaro m'envoie en quelques lignes la traduction d'un de ses discours: « Les fumistes vous mènent en bateau avec les rengaines de charité et de philanthropie. Si vous ne voulez pas crever de faim, n'attendez rien des richards... »

« Si vous ne voulez pas suivre mon conseil et voler ce qui est nécessaire pour vivre, c'est donc que vous préférez être des assassins? »

« Oui, des assassins! Car en ne volant pas vous tuerez vos femmes et vos enfants qui vous réclament la pitance. »

« Que craignez-vous, la prison? Au moins on est couché au chaud, on mange, tandis que maintenant vous roupillez sur les bancs et faites ballon... »

Puis, comme il apercevait une gueule de roussin qui prenait des notes, Samuels l'interpelle par son nom: « Eh, pestaille! qu'il lui fait, prends autant de notes que tu voudras. La prison ne fait pas peur à bibi: j'y passerai deux ans s'il le faut! Mais je ne tairais pas ma gueule... »

Est-ce pas les camaros, que le bougre a du poil au ventre?

Il en faudrait une floppée de ce calibre!

En Allemagne, la grève des mineurs est dans le sciau.

Les pauvres gueules noires se sont laissés monter le job.

Ils étaient pourtant partis d'un bon pied.

Dans la Saar, tous les mineurs sont redescendus dans les puits; y a qu'à Gelsenkirchen, un patelin où les gas s'étaient foutus en grève par simple solidarité, qu'il y a encore 14.000 grévistes.

Mais quoi, comme il ne font pas de rouspétance, va falloir qu'ils se soumettent.

La Hollande est toujours le patelin où le grabuge va du meilleur train.

Ce qu'il y a de rupinskoff, — je l'ai déjà dégoisé, et qui fait la force des prolos de là-bas c'est qu'ils n'ont pas de pisse-froids comme nos socialos à la manque.

Y a du chabanais un peu dans tous les coins; et dès que les troubades rapliquent quèque part, illico le Coq Rouge montre sa crête.

Les turnes des richards flambent comme un punch.

Autre chose, les gas des chemins de fer sont tous syndiqués; il est déjà entendu entre eux qu'en cas de guerre ils se foutront en grève et refuseront de trimballer les troubades à la frontière.

C'est déjà galbeux, nom de dieu!

Mais ils superposent que s'ils refusent le service on les remplacera par des troubades. Or donc, les bougres sont en train de faire un congrès pour discuter si dans ce cas, il n'y aura pas utilité à faire dérailler les trains.

Foutre, voilà qui nous porte à cent lieux des congrès des socialos français!

Y a pas, les frangins hollandais sont bougrement pratiques!

LES

36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

I.

Bibi-Squelette. (Suite)

Et ce n'était pas des larmes de crocodile que celles de la petite gosseline!

Ils se gobaient bougrement, sans le faire à la pose, sans battage. Ni un vieux fourneau de maire, ni un cochon de curé n'avaient jamais foutu leurs sales pifs dans leurs petites affaires. N'empêche que sans la permission de personne ils s'aimaient à la façon des bons bougres, — et quand on emballa Bibi-Squelette, les deux fistons avaient déjà échangé plus d'un bécot.

Y a que des jean-foutre qui pourraient y trouver à redire. De ceux-là, je m'en fous! Ils me courent sur le haricot, — c'est pas pour eux que je dégoise.

Or donc la môme Fifine avait pleuré et beaucoup. Pourtant, le jour de la jugerie étant arrivé, si ses quinquets étaient encore rouges, ils étaient aussi secs que le cœur d'un huissier. Elle s'était promise d'avoir du courage.

Quand on amena son copain devant les enjuponnés, elle se trouvait dans la salle.

D'abord on n'avait pas voulu la laisser entrer, Mais la chouette bougresse s'était rebiffée, avait fait du potin, et bon gré, malgré, on se trouva obligé de lui faire place.

Ici, faudrait que je vous raconte le dégoilage de Beauterrier, mais chacun sait de quoi est capable un avocat-bêcheur.

Ces salauds-là ne tuent pas eux-mêmes les pauvres bougres. Seulement, c'est parce qu'ils sont trop feignants. De leur égout à paroles, les menteries dégoulinent ferme: ils s'arrangent pour que les purotins qui se sont rebiffés soient assassinés ou foutus au bloc.

Mais, ils ne font pas les bourreaux eux-mêmes.

Plus ils font de victimes, plus ils font couper de caboche, plus ils deviennent rupins. Aussi Beauterrier amassait à ce métier-là autant de pognon qu'il en faudrait pour nourrir des mille et des mille de bons bougres.

Pour Bibi-Squelette, cette pestaille de Beauterrier fut aussi salop que d'habitude. Il jaspina un tas de menteries en argot de jugeur, avec des boniments soufflants, assaisonnés des mots « honnêteté, proprièté, patrie. » Les douze potirons du jury jubilaient, nom de dieu. Il leur racontait qu'ils avaient un grand rôle à remplir et qu'ils devaient faire un exemple, pour empêcher que tous les crève-de-faim se rebiffent comme avait fait Bibi-Squelette.

Les potirons se gobaient et se tenaient raides kif-kif des morceaux de bois. Deux ou trois roupillaient et quèques autres se fourraient les doigts dans le pif, histoire de se donner une contenance.

Fifine écoutait et reluquait. Jamais elle n'aurait pu se figurer qu'on pouvait être aussi crapule que tous ces types-là.

Les trois feignasses du comptoir qui pionçaient comme des poivrots pendant que Bibi-Squelette expliqua ce qu'il avait fait, la foutit surtout en colère. Ses petits poings se raidissaient et des envies lui venaient de leur sauter au visage.

C'était pas possible, crédieu! Elle le sentait bien et se taisait. Mais à son air on voyait qu'elle ruminait quèque chose.

Jamais Bibi ne lui avait paru si chouette. Ah! il leur en disait des vérités aux jugeurs.

Voir le commencement au n° 200

C'est pas eux qui lui ficent le trac, foutre Malgré tout ce qu'avait dit l'avocat bêcheur, les voleurs c'est ceux qui se gobergent avec la braise du populo, qui vivent grasement sans rien foutre, dans les belles piôles construites par les turbineurs.

« Vous êtes les plus forts, gueulait-il, vous pouvez en profiter, mais jamais vous ne ferez gober aux bons bougres que les voleurs sont ceux qui n'ont pas de bricheton pour se caler les joues et qui marchent dans la neige sans godillots... »

Le populo qui était dans la salle buvait ça comme du petit lait. Mais Beauterrier qui trouvait pas ça de son goût réveilla le chef du comptoir qui empêcha Bibi-Squelette d'ajouter un mot de plus.

Vous pensez bien, les aminches, qu'on le sala ferme. Quand il s'agit de faire du mal à un bon bougre, les potirons du jury, les avocats bêcheurs et les feignasses du comptoir, ça s'entend toujours! c'est fait pour ça, — comme les dépotés pour emmerder le populo.

Bibi-Squelette attrapa dix ans de travaux.

Fifine sentit son petit cœur se serrer, mais elle s'attendait à cette crapulerie, elle ne broncha pas plus que son homme. Au moment où les pandores l'emmenaient, leurs yeux se rencontrèrent encore une fois, — et Bibi-Squelette comprit qu'il ne serait pas oublié.

II

La Grande Trouille

Fifine avait eu bien du coton pour obtenir de madame Pigealette sa patronne, la liberté d'une demie journée. Elle avait dû inventer l'histoire d'une tante malade et exiger qu'on lui permette d'aller la voir. Cela expliquait aussi sa tristesse et ses yeux rouges.

Malgré le chagrin qui la minait, il fallait pourtant qu'elle se remette à turbiner le soir même.

C'est elle qui, en qualité de femme de chambre, aidait à Mme Pigealette à faire sa toilette de nuit. C'était guère amusant pour la pauvre Fifine.

(A suivre).



Avec le nouvel an, quoique la saison soit bougrement fraîche, la sève révolutionnaire monte!

Pouf! Trois nouvelles feuilles à la clé:

A Marseille, l'Agitateur qui reparait, hebdomadaire (69, allée des Capucines, bar Flory).

A Alger, la Marmite Socialé (13, rue Dupuch); elle ne se fixe pas de dates régulières d'apparition: bouillira quand elle pourra!

A Bruxelles, La Débâcle (35, rue Saint-François, Saint Josse ten Noode, Bruxelles); le caneton va secouer les belgicos et faire comprendre aux gueules noires du Borinage que le suffrage universel n'est pas une machine à fabriquer le pain, — comme le leur donnent à croire les socialos à la manque.

Le Tocsin ayant eu ses deux numéros barbottés par les gouvernants panamitards modifie son mode de publication.

Désormais, il paraîtra en placards, qui, à dates irrégulières, seront imprimés en France: de cette façon, y aura pas mèche de les flouter.

Quoique ça, la correspondance doit toujours être expédiée à Nikitine, 1 Woburn buildings, Tavistock Square, W. C. Londres, Angleterre.

COMMUNICATIONS

PARIS

Tous les dimanches, après midi, réunion du Cercle International, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'Avant-Garde ouvrière, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier, et le dimanche de 3 à 6 h.

— Les Egarés, club libre d'études sociales du XI^e, XII^e et XX^e.

Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, salle Becker, au Château-Rouge, rue des Vignolles, 21.

— Samedi, 21 janvier, groupe des communistes-anarchistes des XI^e et XX^e, salle Jeanette, 13, rue de l'Atlas, à 8 h. 1/2 du soir.

Dimanche, 22 janvier, même adresse, soirée familiale.

— Les camarades des quartiers Saint-Lambert, Necker et Plaisance, qui désirent fonder un groupe d'études sociales, sont priés de s'adresser au compagnon A. Henriot, 43, rue des Marillons, quartier St-Lambert.

— Samedi, 21 janvier, grande soirée familiale et conférence, à 8 h. 1/2 du soir, salle Georget, au premier, 38, rue Aumaire.

Ordre du jour : le Centenaire de l'exécution de Louis Capet, surnommé Louis XVI.

Conférence par un compagnon sur « Cent ans après ! »

Entrée libre et facultative.

Une quête sera faite en faveur des enfants et des femmes des compagnons détenus.

— Le groupe d'études sociologiques le « Progrès Social » convaincu que la solution de la question sociale ne peut s'induire que de l'étude des phénomènes sociaux, invite tous les compagnons à assister à ses séances, salle Georget, 38, rue Aumaire. — Lundi, 23 janvier, 8 h. 1/2, Réfutation du Communisme.

Le Havre. — Soirée amicale, tous les jeudis soir à 8 heures, au local anarchiste, 11, rue Saint-Julien.

Causerie par un compagnon.

Tous les copains et copines sont invités.

Armentières. — Dimanche 29 janvier, grande réunion du groupe les Indomptables, estaminet de la Bonne Franquette, au Rond-Point.

Tous les bous bougres d'Armentières sont invités.

Feuquières-Fressenneville. — Les compagnons du Vimeu sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu chez Fréol, le dimanche, 29 janvier, à 4 heures très précises du soir. Urgence.

Saint-Quentin. — Salle du Cirque, dimanche

22 janvier, à 3 heures, meeting public et contradictoire.

Ordre du jour : Panamistes honnêtes et anarchistes malfaiteurs.

Orateurs : Tortelier, Brunet, Ballenghein.

Entrée, 15 centimes.

Nantes. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

A la réunion du 5 février prochain, un jeune compagnon traitera : Le Désordre.

Armentières. — Adresser lettres et communications pour le groupe les Indomptables, à J. Claeys, estaminet de la Bonne-Franquette, au Rond-Point.

Claeys vend les chansons et brochures.

Toulon. — Réunion du groupe la Révolte des Travailleurs, tous les jeudis et samedis soirs, chez Nivert, chand de vins, rue Garibaldi, 7.

Une bibliothèque est à la disposition des copains.

— Toutes les publications anarchotes sont en vente dans tous les kiosques. Dépôt général : Rampal, au bas de la rue Neuve, près le port.

Argenteuil. — Réunion du groupe tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Chabert, marchand de vins, 24, rue du Port.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe l'Avenir social, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Le Havre. — Tous les dimanches après-midi, réunion au local anarchiste. Tous les copains sont invités.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le Père Peinard est crié dans les rues par Peiffer.

Dijon. — Groupe d'études Sociales la Vérité se réunit tous les samedis, de 8 à 11, chez Catineau, rue de la Chaudronnerie.

Damery. — Le Père Peinard est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

Blois. — Il vient de se former un groupe anarcho qui prend pour titre *Toujours prêts!* Les communications et correspondances doivent être adressées au compagnon Collas, Philippe, rue Chemonton, 3, Blois (Loir-et-Cher).

Les compagnons qui pourraient disposer de journaux et brochures pour aider à la propagande peuvent les envoyer à l'adresse ci-dessus. De même, les trimardeurs de passage dans le patelin sont priés de ne pas déguerpier avant d'aller servir les phalanges au copain.

PETITE POSTE

M. Auxerre — P. Lille — P. Lyon — L. Vaise — B. Roubaix — B. Nantes — M. Roanne — D. Calais — Z. Nice — P. Luxembourg — M. et C. Armentières — G. Penhouet — G. Chaux-de-Fonds — V. Avignon — A. Damery — L. Montpellier — G. Bellay — B. Bruxelles — T. Mézières — F. Pamiers — C. Reims — D. Maromme — P. Roanne H. Havre — A. Mercus, reçu galette, merci.

— Hamelin est prié d'envoyer le chant *la Cloche de Bois* à Poulette, débitant à Boudeville près Rouen.

G. Villeneuve. — Pas reçu les tuyaux dont tu parles.

P. Lille. — Tu en recevras la semaine prochaine.

— Celui qui posséderait des numéros de l'Égalité (de J. Roques), contenant les articles et feuillets d'Emile Couret et qui voudrait s'en dessaisir, est prié de les lui envoyer : Emile Couret, détenu politique, Prison centrale, Clatvaux, Aube. — Affranchissement sera payé.

V. Couilly. — L'Endehors ne paraît plus.

N. J. Dijon. — Donne des renseignements plus précis sur cette société.

H. V. R. de L. J. — Ne te fiche pas martel en tête avec tes droits électoraux : c'est des couillonades bourgeoises. Quand tu auras l'âge de voter, j'espère bien que tu en seras dégoûté et alors si on te donne une carte électorale tu ne t'en serviras que pour te torcher.

G. Genève. — Numéros 163 et 177 vous ont été expédiés.

Le compagnon Clément Lapeyre est prié, où qu'il soit, d'envoyer de suite son adresse à M. Aristide Briant, 18, rue de Trévise ; urgent. Il va de la défense d'un compagnon.

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux	» 15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890.....	» 50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891.....	» 10
Ephémérides anarchistes 1892.....	» 25
Collection du <i>Ca Ira</i> , 10 numéros (1888)	» 60
Première série du <i>Père Peinard</i> (sauf le n° 1) numéros 2 à 61 (1889-90)...	6 »
Deuxième série, 62 à 93 (1890) cartonn.	3 »
Troisième année (1891).....	6 »
Quatrième année (1892).....	6 »
Entre Paysans, dialogue.....	» 10
Carnot et Ravachol aux Enfers, par Edinger	» 15

Les demandes doivent être accompagnées du montant de la galette.

L'Imprimeur-Gérant : J. LÉCUYER
Imprimerie spéciale du Père Peinard.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

LA CHANSON DU GAS, par le Père La Purge

Avec accompagnement de A. LANCEL

Bien Rythmé

Ed' pis qua-rante ans sur ma fouë, Ed' pis qua-rante ans sur ma fouë, Qu' nos
grands bœufs, not' fa - mille et moë, Qu' nos grands bœufs not' fa - mille et moë Qué j' travaillons la
ter - re, Seul not' propri - é - tai - re, A comme un grand vo - leux, Tout' la crém'
ed' not' sueux. — Y a d' la ma - li - ce, Y a d' la ma - li - ce, Oui, fouë d' Bap' tiss'

LA CHANSON DU GAS

Par le père LA PURGE

Avec accompagnement de Adolphe LANCEL



2° Couplet

A prév' qué j'nons point tant seul'ment (*bis*)
Sus le dos n'un chaud vêtement ; (*bis*)
J'avons biau nous débattre
Faut tirer l' diable à quatre
Pour avoir des sabots
Et du pain pour les p'tiots.

Y a d' la malice ! (*bis*)
Oui, foué d' Bap'tiss'

3° Couplet

Tandi qu' moussieu, dans son château (*bis*)
A sus le dos n'un biau pal'tôt ; (*bis*)
On dirait qu' la nature
L'a fait dans ein' voiture
Pour s'en v'ni', ein' fois l'an,
Trachi (1) not' pauv' argent.

Y a de la malice ! (*bis*)
Oui, foué d' Bap'tiss'

(1) Chercher

4° Couplet

Jusqu'au gouvernement d' Paris (*bis*)
Qu'a pris not' fils ed' parti-pris (*bis*)
Pour fair' ses Tonkinades
Et ses Dahyométades.
Tant si ben qu' not' pauv' gas
Est mort là-bas, là-bas !

Y a de la malice ! (*bis*)
Oui, foué d' Bap'tiss'

5° Couplet

Malgré qu' j' sommes des paysans (*bis*)
J'voyons ben qu'on nous fourr' dedans (*bis*)
Avec la politique
Qui fait d'not' république
La putain des bourjoués
Qui s'engraiss'nt ed nos drouëts.

Y a d' la malice ! (*bis*)
Oui, foué d' Bap'tiss'

6° Couplet

D'pis qu' l' siflage universel (*bis*)
Nous promet un bonheur reill' (*bis*)
C'est toujours la misère,
En paix, tout comme en guerre ;
C' qui nous fait dire vraiment
Qu' faut plus d' gouvernement.

Y a d' la malice ! (*bis*)
Oui, foué d' Bap'tiss'

7° Couplet

Qué r'vienn' la Révolution (*bis*)
La torche en main à l'occasion (*bis*)
Mieux qu' nos grands pères les Jacques
Et j' frons des rouges Pâques,
Jusqu'à c' qu' l'Univer'
Ed' cadav' soye couvort.

Y a d' la malice ! (*bis*)
Faut que ça finisse !